

Dom Vital Lehodey

Le saint abandon



Les
Classiques
de la Spiritualité

ARTÈGE POCHÉ

Le Saint Abandon

DANS LA MÊME COLLECTION
Les classiques de la spiritualité

Le Dieu Vivant, Romano Guardini
Le Combat spirituel, Lorenzo Scupoli
Qui est Jésus-Christ ? Henri Lacordaire
L'Âme de tout apostolat, Dom Jean-Baptiste Chautard
La pratique de l'amour envers Jésus-Christ,
Saint Alphonse de Liguori
Maximes et Sentences spirituelles, Saint Jean de la Croix
Hymnes et cantiques, Jean Racine
Hymnes et psaumes, Pierre Corneille
L'Écho du silence, Un Chartreux
Le Livre des malades, Frédéric Ozanam
Manuel des âmes intérieures, Jean-Nicolas Grou
Vie intérieure de la très sainte Vierge, Jean-Jacques Olier

Dom Vital Lehodey

Le Saint Abandon

**Présenté par
le père Michel Niaussat**

ARTÈGE

Édition réalisée avec le concours de
ARCCIS
Association pour le rayonnement
de la culture cistercienne
www.arccis.fr
www.arccis.org



Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-10-336-0362-7
EAN pdf : 9791033605003

Présentation

De la crainte à l'amour, de l'Enfant Jésus au Saint Abandon...

*« Pose-moi comme un sceau sur ton cœur,
comme un sceau sur ton bras.
Car l'amour est fort comme la mort... »*
Cantique des cantiques 8, 6

Moine cistercien, père abbé de l'abbaye de Bricquebec dans la Manche, Dom Vital Lehodey (1857-1948), a trouvé le fondement de son bonheur dans l'attention à la volonté de Dieu exprimée au travers de tous les événements de la vie quotidienne, dans un abandon total à son amour. Il a marqué profondément l'histoire de la spiritualité contemporaine par ses différents ouvrages, reflets de son attachement à l'enfance de Jésus, proche de cette « petite voie » dont parle Thérèse de Lisieux.

Comme certains avant lui qui ont eu, eux aussi, cette prescience de l'ineffable, dom Vital Lehodey n'a pas vécu cette expérience dans un quelconque imaginaire mais, bien au contraire, dans la réalité de son existence personnelle et monastique. Certainement l'un des grands mystiques français de la première moitié du ^{xx}e siècle, il a su, par ses écrits, rassurer et ouvrir aux voies de l'oraison ses très nombreux lecteurs.

Dans l'*Avant-propos* qui ouvre son livre *Le Saint Abandon*, Dom Vital explique à son lecteur qu'il désire que cet ouvrage soit un « *traité (à la fois) théorique et pratique* » où il donne une place prépondérante aux écrits de saint François de Sales comme à ceux de saint Alphonse de Liguori en « *étudiant ... la nature, le fondement, l'objet, les fruits du saint abandon... pour apporter aux âmes éprouvées (et qui donc ne l'est pas ?) notre part de consolation et de réconfort.* »

Sans doute est-ce la première fois qu'un traité aussi complet a été écrit sur ce sujet et toutes les citations référencées de l'auteur montre la somme de travail et surtout l'immense culture spirituelle de Dom Vital. Bien sûr, le lecteur peut parfois être « agacé » par un style littéraire propre aux écrits spirituels de la première moitié du XX^e siècle.

Il est nécessaire alors de connaître le parcours de ce moine pour mieux entrer dans sa pensée « révolutionnaire » à l'époque où il écrivit ce traité. A la fin de sa vie, ses supérieurs lui enjoignirent d'écrire son autobiographie¹. Œuvre rare et précieuse qui fait pénétrer au plus intime de cet homme apparemment très austère mais, en même temps, c'est à travers elle qu'on découvre la véritable clé du Saint Abandon.

Une enfance pauvre et austère où les marques de tendresse lui auront manqué même si l'affection

1. Cette autobiographie a été éditée avec une très importante introduction explicative et historique sous le titre *Frère Vital ou le triomphe de la grâce* - Michel Niauxsat - DDB - Paris - 2007

d'une mère «courage» n'en est pas absente, la disparition soudaine d'un père, tout cela est certainement à l'origine d'une grande sensibilité chez le jeune Alcime Lehodey, sensibilité qui sera plus tard, chez lui, source de profondes joies spirituelles mais en même temps germe d'un certain état dépressif. Remarqué par son instituteur pour son intelligence vive et sa piété profonde, il entre au petit séminaire de Mortain avant de rejoindre le grand séminaire de Coutances. S'il emporte de celui-ci « un souvenir attendri et reconnaissant », est-il prêt cependant à affronter la vie dans un monde sans concession ?

On aimerait découvrir quelle est alors la personnalité vraie de ce jeune prêtre qui donne l'impression de se couler avec bonheur dans le moule de la vie ecclésiastique de son époque jusqu'à y disparaître. Un livre d'alors semble résumer l'idéal que doit développer le prêtre dans la société. Préfacé par Mgr Dupanloup (+1878). Politesse et convenances ecclésiastiques, servira de vade-mecum à des générations de prêtres presque au même titre que la Sainte Ecriture. Dans sa préface, l'auteur trace justement le portrait du « bon prêtre » de l'époque : « Vous travaillez au séminaire à devenir de doctes controversistes, des prédicateurs éloquents, d'habiles catéchistes, des directeurs éclairés... »

Ordonné prêtre en la veille de Noël 1880, puis vicaire dans le bocage normand, il rejoint la cure de Grandville en 1887. « C'est à Saint Paul (de

Granville), (...), qu'il (Dieu) me parla au cœur en m'attirant par le désir d'une plus grande sécurité et surtout l'espoir de la sainteté.» Ce prêtre n'est, par nature, ni un violent ni un aventurier. Tout son tempérament normand se dévoile alors entre certitudes et hésitations. Oui, il a besoin de sécurité dans la voie sans surprise qu'il s'est tracée. Il pense donc à la vie religieuse et monastique en particulier : « C'était un attrait doux, paisible et puissant qui me suivait partout... et qui me portait vers une vie intérieure plus intense. »

Sa prudence normande lui fait ajouter : « Je désirais seulement connaître la volonté de Dieu et la suivre ; mais je voulais la voir clairement, avant de quitter une situation où il me semblait que je faisais du bien. »

Pourquoi cet attrait de la vie religieuse et surtout d'une vie monastique ? Il semble qu'au premier chef on puisse affirmer qu'un besoin quelque peu égoïste de calme et de quiétude pousse Alcime Lehodey à rêver de quitter le monde. Il y a aussi chez lui un immense désir de sainteté et de rachat des péchés... Mais, n'en a-t-il pas été autant pour le saint curé d'Ars qui, toute sa vie, a voulu entrer à la Trappe ? Il hésite entre Solesmes et la Trappe de Bricquebec dans le nord du Cotentin. « ...Solesmes m'attirait par sa vie d'étude, mais la Trappe eut aussitôt mes préférences par sa vie d'austérité et par son observation intégrale de la Règle. »

Homme de réflexion et de devoir, normand de surcroît, l'abbé Lehodey ne s'engage pas à la légère. C'est donc dans sa trente troisième année et après avoir obtenu, non sans réticence, l'autorisation de son évêque que, le 25 juillet 1890, Alcime Lehodey entre à la Trappe de Bricquebec où il reçoit le nom de Frère Vital : « Je ne doutais pas de ma vocation, je n'en ai jamais douté... »

Il se lance ainsi dans l'aventure, lui, le garçon timide, réservé et pacifique dont toute la vie aura jusque-là été préservée à l'extrême de l'hostilité d'un monde violent et sans concession et que, finalement, il ne connaît pratiquement pas. C'est avec courage et détermination qu'il embrasse la vie religieuse et monastique de surcroît.

Il ne savait pas, et heureusement n'imaginait même pas que sa vie allait être totalement bouleversée : en entrant au monastère, il s'engageait alors dans une aventure humaine et spirituelle hors norme.

Frère Vital vient à Bricquebec pour faire pénitence : il sera servi ! Il le dit lui-même : « Je voulais être le premier dans toutes nos austérités... J'avoue que j'avais en cela plus de bonne volonté que de mesure et de prudence ! »

Ce que Frère Vital cherche avant tout, c'est l'austérité et la pénitence : il s'est tracé lui-même un programme de sainteté personnelle : « J'avais cherché la sainteté de prime abord dans les austérités... » Il est têtu comme savent l'être les normands. Il veut relever le défi car il est persuadé

que c'est là et là seulement que se trouve la seule voie qui mène à Dieu.

Le 20 août 1892, dans sa trente cinquième année, après deux ans de noviciat, il prononce ses vœux simples pour une durée de trois ans : « Je me donnais de grand cœur pour toujours... »

Dès le lendemain, 21 août, sa vie bascule de façon non programmée par lui et quasi irréversible. Il est nommé Prieur de la communauté par son Abbé. Lui qui avait tout quitté pour trouver la paix du cloître, lui, l'homme réservé, calme et sensible, lui qui redoute les affrontements et "le monde", se retrouve du jour au lendemain immergé au sein d'une communauté d'hommes qui, certes, cherchent Dieu, mais n'en restent pas moins des hommes avec leurs caractères contrastés et leurs éducations différentes vivant en vase clos.

Frère Vital fait alors son véritable apprentissage de la vie communautaire au milieu des contraintes que lui imposent sa nouvelle fonction. Il est prieur de sa communauté depuis quinze mois lorsque son abbé meurt le 19 octobre 1893. Bien que profès à vœux simples, c'est lui qui est nommé supérieur provisoire dès le 28 octobre, juste trois ans après son entrée au monastère.

Une nouvelle vie s'ouvre à lui : « Novice d'abord, puis supérieur provisoire, je sentis le besoin de compléter mon instruction et ma formation spirituelle... il me fallait tout apprendre de la vie monastique et la mystique m'était pour ainsi dire inconnue ... ».

L'année 1895 va être décisive dans l'orientation spirituelle et humaine du Frère Vital. En effet, de nouveau et tout aussi brutalement, toute sa vie va être bouleversée au long de cette année déterminante. Si, jusqu'alors, sa vie intérieure était dans la droite ligne de la spiritualité bérullienne des « Messieurs de Saint Sulpice », vie spirituelle assimilée au long des années de petit et grand séminaire, brusquement, la grâce de Dieu, par son intrusion non contrôlée et encore moins contrôlable, va faire évoluer en douceur le jeune supérieur de Bricquebec vers la découverte capitale de sa vie.

« Jusqu'aux approches de ma profession solennelle, je n'avais aucune dévotion spéciale à Notre Seigneur Enfant : je m'en étonne en me rappelant combien de grâces pour moi se rattachent aux fêtes de Noël. C'est entre une retraite que je fis à (l'abbaye de) Melleray en janvier 1895 et ma profession solennelle (7 juillet de la même année) que mon adoré Petit Jésus fit son entrée dans mon âme, tout doucement, sans bruit de paroles, en m'attirant par son amour et sa suavité... »

Tout cela est totalement et parfaitement étrange et surtout irrationnel...

En fait, le Frère Vital, est bouleversé par cette grâce. Il a peur de se tromper et d'être victime d'illusion devant ce qui se passe. Lui, l'homme prudent, le terrien normand avisé et timide se demande ce qui lui arrive : l'intrusion de Dieu dans sa vie le bouscule. Dieu le prend par surprise et d'une façon étonnante.

Exactement à la même époque, à quelques 120km de Bricquebec, une jeune carmélite, à Lisieux découvre, elle aussi, l'incarnation de Dieu dans la personne de Jésus enfant. Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face ne connaît pas le Frère Vital, moine de l'abbaye de Bricquebec. Sait-elle seulement qu'il existe dans le département voisin de la Manche, un monastère de « trappistes » ?

Si la sensibilité et la constitution féminine permet de mieux comprendre qu'une très jeune religieuse puisse être attirée par l'approche de l'enfance de Jésus, il est beaucoup plus étonnant de penser qu'un homme, un prêtre qui a reçu une formation théologique « raisonnable » telle qu'elle était dispensée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui, de plus, est dans sa trente huitième année, ait pu se laisser circonvenir à ce point par l'intrusion du « Petit Jésus ». On comprend mieux alors l'inquiétude de cet homme et son désir de comprendre ce qui lui arrive.

Le Frère Vital reconnaît que sans cette grâce, il n'aurait guère pu progresser dans le dépassement de lui-même. « (J'appris) peu à peu à ne pas tant me replier sur moi-même, sur mes peines et mes difficultés, à considérer les gens et les choses par le bon côté, à les regarder comme les instruments de sa sagesse et de son amour, à ne voir finalement que lui seul... »

Nuit du 21 au 22 mars 1910. Dieu emploie la manière forte pour se faire entendre et le Frère Vital n'est pas sourd à la grâce.

Depuis quelques années, tous les événements matériels qui bouscullaient sans cesse sa vie régulière, avaient amenés par paliers successifs le Frère Vital, malmené dans son tempérament et son caractère profond à modifier sa propre vision de la sainteté et surtout à accepter le poids des événements. L'écriture des « Voies de l'oraison mentale », en particulier, lui avait fait découvrir que cette vie de sainteté qu'il recherchait du plus profond de son cœur depuis toujours ne pouvait pas être seulement dépendante de sa volonté propre mais qu'elle devait bien plutôt être suspendue à la volonté divine manifestée par cet humble quotidien auquel il lui fallait se soumettre depuis qu'il était supérieur.

« Les forces me revinrent peu à peu, mais ... il fallut tout d'abord laisser de côté ce que je faisais de plus que la Règle et modérer mon activité intellectuelle... Un peu plus tard, je dus me résigner à entrer dans la voie des exceptions et prendre un peu plus de nourriture et de sommeil pour demeurer capable de faire face à toutes mes obligations de supérieur. »

Mais le Frère Vital est un homme têtue, tenace. C'est une qualité, certes, mais qui peut aussi devenir défaut. Le Frère Vital voit comme s'écrouler tout ce qui fait la charpente de sa vie et qu'il a construit souvent laborieusement. Jusqu'alors, les grâces reçues au printemps 1895 lui ont permis d'équilibrer sa propre vision de la vie qu'il désirait mener.

Jusqu'alors, le Frère Vital n'a ressenti que les douceurs de la grâce, et il y a répondu généreu-

sement mais son âme a besoin d'être poussée dans ses retranchements pour une plus grande purification intérieure. Dieu est patient. Dieu attend son heure. A travers ce qu'il a écrit, le Frère Vital a pressenti la voie royale pour atteindre le cœur de Dieu. Ce sera celle du Saint Abandon. « Heureusement, écrit-il, le saint abandon m'était déjà familier... » Il lui faut maintenant découvrir plus profondément cette voie et surtout en vivre.

Comme pour tout homme, les dépossessions sont difficiles, dures et âpres. L'Abbé se voit contraint d'abandonner un peu les rênes à d'autres que lui-même pour le gouvernement de sa communauté : « Il fallut en venir, enfin, à me faire aider par nos deux prieurs successifs. Sans le Saint Abandon, c'eût été une bien grosse peine de ne plus faire tout ce que faisait la communauté et de ne pas pouvoir suffire seul à tous les devoirs de ma charge... Je me suis vu parfois dans la nécessité de me taire pour ne pas désavouer mon Prieur. C'est une situation bien éprouvante. Il m'en est même resté une dépression nerveuse qui devenait plus accentuée à certains moments par suite de la fatigue ou des émotions. » Si l'abandon à la volonté divine lui semble intellectuellement le chemin à suivre, celui-ci n'en est que plus ardu dans la pratique quotidienne.

Le Père Abbé est vivement conscient de ses faiblesses. « Par suite de cette dépression, on est porté à ne voir les choses qu'en noir et à se faire de la peine de tout. J'ai dû faire souffrir en cet état ... J'avais fini par comprendre qu'il ne faut alors se

faire aucun jugement arrêté ni sur les personnes, ni sur les choses»... C'est l'heure de la désappropriation, de la purification. Quelques années plus tôt, Thérèse de Lisieux a vécu les mêmes angoisses... Pourquoi une telle dérégulation ? Dom Vital se trouve alors comme propulsé au cœur de cette doctrine du Saint Abandon qui va devenir le ressort et l'épanouissement de sa vie.

Cet « abandon » a la volonté de Dieu est apparemment contraire à cette voie de pénitence et d'austérité qui est encore, aux yeux du Frère Vital, le principe même de la vie monastique même s'il n'en est plus la finalité. Pouvoir soi-même diriger sa propre vie est très certainement l'une des tentations les plus fortes de *l'homo religiosus*.

Ces années deviennent fructueuses pour sa vie spirituelle. Son expérience de la vie intérieure s'enrichit dans cette découverte toujours plus profonde de l'abandon à la volonté de Dieu. C'est là qu'il puise le courage journalier en même temps que la paix et la sérénité de l'âme. Un Père Capucin venu prêcher la retraite annuelle, le pousse à écrire sur cette voie spirituelle. Dom Vital commence à être bien connu des milieux spirituels français depuis la publication des *Voies de l'oraison mentale*. D'écrire sur le « saint abandon » pourra éclairer des âmes parvenues à un certain degré d'intimité avec Dieu et aider d'autres à avancer dans la vie spirituelle. Le Frère Vital, le paysan méfiant et madré, a, une fois encore, besoin de se rassurer. Mais, bien plus, étant donné son caractère profond non exempt de

scrupule cette étude lui permettra de l'apaiser en faisant des recherches dans les écrits des grands spirituels des derniers siècles.

C'est en 1919 que paraîtra *Le saint Abandon* aux éditions Charles Amat à Paris (plus tard Gabalda). Cet imposant ouvrage de spiritualité va connaître rapidement un certain succès puisqu'en l'espace de vingt ans, huit éditions successives lui feront dépasser les quarante mille exemplaires. « ...Bien qu'il comporte des matières délicates à traiter, depuis longtemps le Bon Dieu me fournissait les occasions de m'exercer à cette sainte pratique ; il n'y a rien dans ce livre que je ne connaisse par expérience. Je bénis Notre Seigneur de m'avoir tout spécialement aidé à l'écrire... C'est (l'ouvrage) qui m'a demandé le moins de travail. »

Dès que ce Père capucin l'eut incité à écrire sur ce sujet, « je me traçais un plan et commençai à réunir des matériaux, puis à mesure que mes occupations m'en donnaient le loisir, je travaillais à sa rédaction ; je pus l'achever au cours de la guerre. » Et le Frère Vital poursuit : « ...Les autres livres m'avaient fait du bien, spécialement *Les Voies de l'oraison* ; *Le Saint Abandon* m'a beaucoup plus aidé encore et quand j'étais plusieurs semaines sans pouvoir y travailler, je sentais le besoin de m'y remettre. »

Au crépuscule de sa vie, il pourra enfin écrire : « J'avais cherché la sainteté de prime abord dans les austérités, et certes elles ont leur prix et nous devons nous y porter avec amour ; plus tard, je

crus la trouver dans les voies de l'oraison, dans l'union plus intime de l'esprit et du cœur avec Dieu, et c'était un réel progrès ; et maintenant je m'efforce de l'obtenir par la sainte petitesse, avec l'obéissance filiale et le confiant abandon : c'est assurément beaucoup mieux. Y-a-t-il quelque chose de plus élevé ? Jusqu'ici je ne le crois pas...

Maintenant, (le Seigneur) se plaît à me rappeler qu'il a un cœur d'homme qui a besoin d'aimer les hommes et d'être aimé des hommes - un cœur d'Enfant Dieu qui aime candidement, et qui est candidement heureux d'être aimé que moi aussi, j'ai un cœur qui a besoin d'aimer et d'être aimé que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre; aimons-nous donc et ne cessons pas de nous aimer. »

Frère Michel Niaussat
Monastère N.D. de la Merci-Dieu¹
en la fête de la Purification 2014

1. La communauté des Cisterciennes de la Merci-Dieu a été fondée par Dom Vital Lehodey – cf. site web : www.merci-dieu.com

Déclaration de l'auteur

Conformément au décret d'Urbain VII, nous déclarons que, s'il nous arrive d'appeler saintes des personnes non canonisées, nous ne voulons aucunement prévenir le jugement de la sainte Église, envers laquelle nous professons la soumission la plus entière et la plus filiale.

Avant-propos

Encore un ouvrage sur le saint abandon ?
N'avions-nous pas déjà beaucoup d'auteurs qui en parlent d'une façon lumineuse et complète ?

Le père Rodriguez, dans sa *Pratique de la Perfection chrétienne*, nous a laissé un excellent traité de la conformité à la volonté de Dieu. C'est le maître auquel on revient toujours avec plaisir et profit... Le père Saint-Jure a condensé la même doctrine, en quelques pages substantielles, judicieuses et pratiques, dans son grand ouvrage de la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu notre Seigneur Jésus-Christ. Le père Drexélius nous a donné son *Héliotrope* justement estimé, et le père de Caussade des ouvrages plus connus encore : son *Traité de l'abandon à la divine providence* (vertu et état), ses avis spirituels et ses lettres de direction. Tous les auteurs qui nous ont décrit la vie spirituelle ont parlé de la conformité, par exemple le père Le Gaudier et le père Le Marchand. Presque de nos jours, Mgr Gay nous expose, en des pages délicieuses, l'abandon à Dieu ; et tout récemment, l'on vient de publier l'ouvrage absolument remarquable du père Desurmont sur la providence.

Il faudrait citer beaucoup d'autres noms. Mais nous voulons mentionner, d'une façon très spéciale, saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori. Tous les deux ont fort bien présenté le sujet qui nous occupe. Le premier dans son immortel traité de l'amour de Dieu, dans ses Entretiens si instructifs et si charmants, et dans ses lettres de direction ; le second dans son excellent petit traité de la *Conformité à la volonté de Dieu*, dans sa *Pratique de l'Amour envers Jésus-Christ*, dans sa *Vraie épouse de Jésus-Christ*, ouvrage d'un prix inestimable, etc.

Les bons auteurs ne faisaient donc pas défaut. Malgré cela, nous avons pensé qu'il y avait encore place pour un traité, à la théorique et pratique, où l'on emprunterait à chacun d'eux ce qu'il a dit de meilleur, on les compléterait l'un par l'autre, et l'on répondrait aux questions qui se posent de nos jours.

En dehors de la doctrine traditionnelle, il s'est formé deux courants opposés entre eux. L'un ne comprend l'abandon qu'avec une sorte d'élan : il va au-devant de la souffrance et l'appelle au moins implicitement ; sous couleur de générosité, il prend donc une certaine initiative, en choses où Dieu s'est réservé la décision. L'autre tend à maintenir l'âme purement passive, au détriment de la prévoyance et des efforts personnels. Ce dernier courant se réclame, mais bien à tort, de saint François de Sales. Ainsi l'un semble donner trop à l'action de l'homme et empiéter quelque peu sur celle de la

providence. L'autre déprécierait l'activité humaine, sous prétexte de laisser faire Dieu. Double écueil qu'il nous faut éviter, si nous voulons respecter et l'action de Dieu et celle de l'homme. L'idéal que nous avons à poursuivre est celui-ci : d'un côté, laisser la providence disposer de nous selon tous ses droits ; et, de l'autre, ne pas gêner son action paternelle, lui apporter, au contraire, une pleine soumission passive, et toute l'intelligente et active coopération qu'elle attend de nous.

Il importe au plus haut point de se faire une doctrine exacte : ce sont les idées qui dirigent la vie. Mais l'objet de notre étude est hérissé de difficultés, nous ne l'avons abordé qu'avec une légitime appréhension. Ce qui nous rassure un peu, c'est notre volonté bien arrêtée de suivre invariablement la doctrine traditionnelle ; et, pour cela, nous tiendrons constamment par la main deux guides absolument sûrs : saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori. Fondateurs d'ordres, éducateurs de saints, saints eux-mêmes et placés sur les autels, ils sont des modèles et des maîtres. Ce qui redouble encore notre confiance, c'est que l'Église les compte officiellement parmi ses grandes lumières. Saint François de Sales est le docteur de la piété. Saint Alphonse, incomparable en morale, remarquable pour le dogme et la controverse, est aussi l'un des principaux maîtres de la vie spirituelle ; ses nombreux écrits ascétiques sont pleins d'une doctrine sûre et d'une onction pénétrante. L'un et l'autre, ils ont admirablement écrit sur le

saint abandon ; l'un et l'autre, ils en ont vécu non moins admirablement.

Leur doctrine a nos préférences, parce que, dans la plénitude d'une foi vive, d'une abnégation sans réserve et d'une charité magnanime, ils ont un parfait respect de la sainte volonté de Dieu ; ils l'aiment, ils l'adorent ; dès qu'ils l'aperçoivent, ils s'y portent avec amour ; ils vont toujours du côté où ils croient voir un peu plus de cette volonté bien-aimée. Cependant, loin de vouloir déprécier l'activité humaine, ils lui conservent tous ses droits ; ils déployaient, personnellement, tout ce qu'ils avaient d'intelligence et d'énergie pour mieux s'adapter à cette volonté sainte et lui faire porter tous ses fruits. – Nous les citerons l'un et l'autre, mais saint François de Sales le plus souvent, parce que les semi-quiétistes ont prétendu s'en faire un bouclier. Sa doctrine, on le verra sans peine, se justifie par elle-même ; il suffit de la voir dans son ensemble, et de la connaître telle qu'elle est.

L'ouvrage sera divisé en quatre parties, où l'on étudiera successivement la nature, le fondement, l'objet, les fruits du saint abandon. Non content de traiter chacune de ces questions au point de vue théorique, nous développerons surtout le côté pratique, pour fournir aux âmes éprouvées (et qui donc ne l'est pas ?) une ample matière à de très utiles méditations ; et leur apporter par là notre part de consolation et de réconfort. Dieu veuille que ceux qui liront ces pages y puisent, avec le secours de sa grâce, une foi vigoureuse, un courage énergique,

de manière à ne jamais murmurer contre la main de Dieu qui le frappe, mais à la baiser toujours avec amour et confiance ! Ainsi leurs souffrances seront adoucies dans le temps, et magnifiquement fécondes pour l'éternité. Et nous nous estimerons trop heureux d'avoir un peu contribué à la gloire de notre Maître bien-aimé, et au bien des âmes qu'il aime si tendrement.

PREMIÈRE PARTIE

Nature du saint abandon

